



# L'Alpenage de Knobst

Comédie Théâtre - Réalité

**Jean-Loup Horwitz**



*A Christine qui me supporte.*



Cette pièce a été créée le 20 janvier 2009, au  
Théâtre 14, Jean-Marie Serreau.

Dans une mise en scène de Xavier Lemaire,  
assisté de Michaël Gaudeul et Caroline Rivet.

Avec

Mesdames :

Katia Tchenko  
Laurence Breheret  
Letti Laubiès

Messieurs :

Jacques Brunet  
Xavier Lemaire  
Benjamin Brenière  
Guy Moign

*Ce texte est soutenu par  
la Fondation Beaumarchais.*

### *Les personnages:*

EDMOND: vieil homme chaleureux. (65 – 75 ans)

BERTHE: vieille bourgeoise cultivée, épouse du vieil homme chaleureux. (65 – 75 ans)

MARTINE: l'ouvreuse, petite amie de Laurent. (20 ans)

CLAIRE: bourgeoise, femme d'un acteur qu'elle ne supporte plus. (40-45 ans)

FRANCK: Il est acteur et ne se supporte plus lui même. Il a une tendance à l'embonpoint. (40-45 ans)

LAURENT: Il est beau, il est amoureux, il a 25 ans. Mais il est atteint d'un mal incurable, sans doute le fameux virus du Théâtre...

KNOBST : Lui-même.

Deux Eboueurs : voix off.

### *Le décor:*

Le décor figure une petite salle de spectacle, côté public. Cinq rangs de fauteuils de velours rouge, une allée centrale, une colonne qui aveugle quelques places. Un balcon. L'ensemble n'est pas de première jeunesse...

Le décor, décrit de façon réaliste dans les didascalies pour aider à la compréhension du lecteur, ne le sera pas forcément dans sa réalisation. Ainsi il suscitera l'imaginaire, parfois, hélas, la mémoire !

Le son sera très réaliste.

Les comédiens et le Public se trouvent en miroir. Deux vieilles personnes entrent dans la salle. Berthe et Edmond. Ils sont accueillis par l'ouvreuse. Martine.

*EDMOND*

Je ne me souviens pas Berthe, si je te le dis... Bonsoir Mademoiselle.

Il tend les billets à l'ouvreuse qui les place. Berthe regarde la salle.

*BERTHE*

Mais si, c'est là qu'ils ont joué cette pièce avec cet acteur que tu aimais bien...

*EDMOND*

Gérard Philippe ?

*BERTHE*

Mais non, pas si vieux que ça...

L'ouvreuse leur rend les billets

*MARTINE*

Les deux fauteuils au centre.

*EDMOND*

Merci, tenez... *(il fouille dans ses poches)* Euh... Berthe, tu as une pièce pour la demoiselle ?

*BERTHE*

Bien sûr, sans doute... *(Elle ouvre son sac)* Eh bien ! prête-moi tes lunettes, comment veux-tu que je trouve !!

*EDMOND*

Ma femme a besoin de mes lunettes pour trouver les siennes, dans son sac...

*BERTHE*

Tenez. Et puis donnez-nous un programme. C'est combien ?

*MARTINE*

Dix euros !

*BERTHE*

Edmond, tu as dix euros ?

*EDMOND*

*(Il fouille dans sa poche)* A l'époque, ça valait cent sous... Tenez Mademoiselle, merci. Tu préfères ce côté ? Mais si, tu seras plus au centre, tu préfères...

Le couple s'assied. Un temps passe. Berthe bouge sur son siège.

*EDMOND*

Qu'est-ce que tu as ?

*BERTHE*

Je ne sais pas, il y a un ressort qui me rentre là où je pense...  
Ils n'ont pas du refaire les sièges depuis longtemps !!

*EDMOND*

C'est comme le reste ! Tu as vu ces fissures... (*en se levant*) Tu  
veux qu'on change de place ?

*BERTHE*

Volontiers, mais c'est toi qui vas être mal assis, mon Ami...  
(*S'installant dans le siège de son mari.*) Ah oui, le tien est plus  
confortable... Nous sommes très bien placés. Je dois dire que  
quand Madeleine nous prend des places, nous sommes toujours  
merveilleusement bien placés... Robert Hirsh !!

*EDMOND*

Quoi, Robert Hirsh ?

*BERTHE*

Cet acteur que tu aimais bien et que l'on a vu ici...

*EDMOND*

Je ne me souviens pas.

*BERTHE*

(*Ironique*) Tu perds la mémoire mon petit vieux...

*EDMOND*

Donne moi le programme.

*BERTHE*

(*Regardant autour d'elle, la salle vide.*) Nous sommes très en  
avance pour être les premiers, ou bien alors, c'est mauvais  
signe !!

*EDMOND*

C'est comme pour les restaurants... Un lieu désert, une cuisine  
indigeste...

*BERTHE*

A la seule différence qu'au théâtre, tu ne te privas pas pour  
dormir quand c'est mauvais...

*EDMOND*

Quelle tête ferais tu si je m'écroulais dans mon assiette, chaque  
fois qu'elle est médiocre ? C'est simple, je ne mangerais rien en  
dehors de chez nous. Tu te lasserais...

*BERTHE*

(*pas insensible*) Quelle heure est-il, au lieu de dire des bêtises ?

Elle regarde sa montre à lui en lui tournant le poignet

*EDMOND*

Tu n'as pas ta montre ?

*BERTHE*

La tienne est plus grosse...

*EDMOND*

Tu devrais revoir le docteur Raymond...

*BERTHE*

*(elle encaisse, après un temps, perfide)* Alors tu ne te souviens pas de Robert Hirsh ?

*EDMOND*

De l'acteur, si. Mais pas dans ce théâtre... Cependant, je me souviens être déjà venu... J'ai tout de suite retrouvé le parking. Parce que se garer dans ce quartier...

Un temps... Il plonge dans le programme.

*BERTHE*

Tiens, à propos, sais-tu que ta belle fille a eu un accident de voiture ?

*EDMOND*

Sandrine ? Oui, c'est moi qui te l'ai dit.

*BERTHE*

Mais non, c'est Hervé qui m'a téléphoné. Une chance, c'était avec la petite voiture.

*EDMOND*

*(Inquiet de ce qu'il vient de lire.)* Tu as vu, c'est Knobst, le metteur en scène des Ibsen de l'année dernière, qui sévit ici... Pourvu que ce soit moins rasoir !

*BERTHE*

Mais tu dormiras, comme toujours.

*EDMOND*

Je dors quand je m'ennuie. Ah non ! C'est un autre tout de même qui signe la mise en scène, Knobst n'est que directeur de l'endroit et auteur de l'œuvre...

*BERTHE*

C'est plutôt bon signe... *(regard étonné d'Edmond)* Oui, si il veut rentabiliser son théâtre, il est condamné aux succès.

Edmond se retourne et jette un regard circulaire dubitatif...

*EDMOND*

Hum ! Condamné, oui ! Mais les suppliciés, c'est nous !

*BERTHE*

Tu dors toujours. Même devant la télé. Quand tu travaillais, je ne dis pas, mais maintenant que tu es grand-père à la retraite...

*EDMOND*

Berthe ! Un peu d'indulgence, on ne perd pas facilement les habitudes d'une vie !! Dis donc, pourvu qu'on ne soit pas les seuls...

*BERTHE*

Ce serait drôle... Donne moi le programme. 20h45, il est tout juste 20h30. Les gens cherchent une place pour se garer... Tu le disais toi même...

*EDMOND*

Les 190 autres clients ! C'est marqué là, contenance, deux points, 192 spectateurs.

*BERTHE*

Le théâtre n'est jamais plein, il y a toujours des places aveugles qu'on ne loue pas.

*EDMOND*

Tout de même, 287 places aveugles dans une salle !! Ce n'est plus du théâtre, c'est de la radio... Note que c'est sans doute mieux comme ça : s'ils bondaient le balcon, je ne suis pas certain qu'il résiste...

*BERTHE*

Edmond... Tu exagères.

*EDMOND*

Comme les tribunes au foot... Rien ne résiste à un Public qui s'enflamme... Nous, quoi.

*BERTHE*

Tiens, à propos, tes petits fils ont demandé à ce que tu n'aies plus que dans des stations Total. Ils collectionnent les points pour avoir des cochonneries...

*EDMOND*

Des Cdrom, je suppose... Ou des DVD...

*BERTHE*

Oui, je n'y comprends rien à tout ça...

*EDMOND*

Ce sont les 78 tours de maintenant, Berthe, si tu veux vraiment faire ton âge !!

*BERTHE*

Il faudrait tout de même savoir à quelle période ils ont l'intention de venir au Val Fréjus parce que les Duquentin passeraient volontiers une semaine avec nous.

*EDMOND*

C'est toi qui les a invités ?

*BERTHE*

Oui, enfin... Liliane m'a demandé, comme ils viennent chaque année...

*EDMOND*

C'est tout de même étonnant, cela fait cinquante ans que nous connaissons Maurice et Liliane, et cela fait cinquante ans qu'ils me rasent.

*BERTHE*

Tout de même, tu les aimes bien. Quand ils sont là, ils ne sont pas désagréables...

*EDMOND*

J'ai l'impression de perdre mon temps. Et le temps, à nos âges... Enfin, nous ferons comme tu voudras...

*BERTHE*

Liliane est très forte au Scrabble.

*EDMOND*

Le Scrabble me rase aussi. J'ai toujours préféré le Monopoly, surtout maintenant qu'il est en Euros. Mais soit disant, ce n'est plus de mon âge...

*BERTHE*

La preuve, tu y joues avec les enfants !

*EDMOND*

Oui mais pour avoir ce plaisir, il faut se farcir leurs parents, c'est-à-dire les nôtres d'enfants. Et ce n'est pas toujours plaisant...

*BERTHE*

Tu deviens...

Un temps, elle se plonge dans le programme, lui sort son carnet et le consulte.

*EDMOND*

Il n'y a pas bridge dans quinze jours ?

*BERTHE*

Non, nous allons chez ton frère.

*EDMOND*

Ah, je ne l'avais pas noté...

*BERTHE*

Mon Dieu, ce qu'elle a vieilli... (*Elle lui montre le programme*)  
Tu ne trouves pas ? Tu te souviens comme elle était belle...

*EDMOND*

Franchement Berthe, elle est encore pas mal !!

*BERTHE*

Tu n'es pas une référence, tu n'as jamais aimé que les moches.  
En dehors de moi, bien sûr.

*EDMOND*

La seconde semaine de juillet, ce serait bien.

*BERTHE*

Pour ta fille ?

*EDMOND*

Non pour les Duquentin, puisque Duquentin il y a.

*BERTHE*

Qu'est ce qu'il y a comme publicité là-dedans...

*EDMOND*

Il faut bien vivre...

Entre un couple 40-50 ans. Elle semble effacée. Lui, sans doute possible, est comédien. Il est assez bruyant et entre dans la salle comme chez lui.

*FRANCK*

... dans les années 70 avec les Renaud Barrault...

*MARTINE*

Monsieur ! Vous avez vos billets, s'il vous plaît ?

*BERTHE*

Ah, tu vois que nous ne sommes pas seuls !!

*FRANCK*

Je n'ai, chère Mademoiselle, qu'un modeste carton d'invitation sur lequel ont été portés des numéros au gros crayon bleu. Mais si cela fait votre affaire, le voici !!

*MARTINE*

*(Elle leur indique les places: derrière la colonne.)* Merci. Par ici...  
Ce sont les deux fauteuils du fond là-bas.

*FRANCK*

Il est bien Rodolphe ?

*MARTINE*

Si je vous le dis, vous n'aurez plus de surprise...

*FRANCK*

Bonne réponse !! Parce que si vous aviez dit du mal de mon pote Rodolphe, cela lui aurait été rapporté et déformé !!!

*CLAIRE*

Laisse cette demoiselle tranquille !

*FRANCK*

*(Donnant une pièce à l'ouvreuse,)* Tenez. C'est vrai, elle est beaucoup trop jeune pour moi !! Vous ne voudriez pas d'un bel acteur comme moi, n'est ce pas ?

L'ouvreuse s'éloigne en souriant...

*BERTHE*

Sa tête me dit quelque chose...

*EDMOND*

C'est un acteur, il vient de le dire... Haut et fort. Je ne sais pas si je ne devrais pas hurler que j'étais ingénieur des Ponts et Chaussées, chaque fois que j'entre quelque part. Par politesse. Je me demande la tête que feraient les gens...

*BERTHE*

Ajoute ton salaire annuel, ça fera américain. Georges et Sarah racontaient que là bas les gens ne disent même pas ce qu'ils font mais combien ils gagnent...

*EDMOND*

Dis moi combien tu gagnes, je te dirais si nous sommes du même monde... Au moins nous ne croiserions pas de hauts parleurs comme ce zigoto...

*BERTHE*

Edmond, parfois, tu n'es pas chrétien... Hauts parleurs ? Il y a un "s" à haut ?

*EDMOND*

S'il y a un trait d'union, seul parleur prend un "s"...

Le couple se place lentement. Ils sont sous le balcon vers lequel ils jettent quelques regards craintifs. Ils découvrent les sièges et surtout la colonne...

*CLAIRE*

Viens t'asseoir.

*FRANCK*

Mince, tu as vu le balcon ? Pauvre théâtre. Sûrement encore un qui est à vendre. (*il s'assied*) Aïe !! Qu'est-ce qu'on est mal assis... Et en plus on ne voit rien d'ici !! Il faut changer les places. (*il se lève*)

*CLAIRE*

Tout à l'heure, on verra ça quand ça commencera... Ici ou là bas, pour le moment, quelle importance tant qu'il n'y a rien sur scène...

*FRANCK*

Viens je te dis !! On va aller leur dire, au contrôle. C'est sûrement une erreur.

*CLAIRE*

Mais c'est inutile ! On changera plus tard.

*FRANCK*

Je n'aime pas ça ! Si les gens arrivent, c'est très gênant. Ils auraient pu nous placer ailleurs, à un endroit d'où l'on voit quelque chose...

*CLAIRE*

Ils t'ont peut être reconnu !! Mon chat !

*FRANCK*

Très drôle... Tout le monde ne peut pas être Depardieu. Et d'ailleurs, sans les acteurs de mon genre, ils n'existeraient pas les Depardieu. L'important, ce ne sont pas les stars, c'est le ventre du métier...

*CLAIRE*

Le ventre du métier... Qui te demande de te justifier ? Tu ferais mieux de maigrir un peu, tu travaillerais peut être un peu plus...

*FRANCK*

Je change de place. Point.

*CLAIRE*

On changera plus tard !! Avec toi, c'est toujours tout, tout de suite. Regarde, il y a toute la place qu'on veut... On est presque les premiers. Ca m'étonnerait que ce soit plein, il n'y a personne dehors. Quand je pense que si je t'avais écouté, on serait parti une demi-heure plus tôt de la maison.

*FRANCK*

Tu ne veux pas aller leur demander, au contrôle ?

*CLAIRE*

Non. C'est ton angoisse, moi, je n'ai aucun problème. Si ce n'est que tu m'as fait me bousculer pour rien. Comme d'habitude.

*FRANCK*

Tu ne vas pas me reprocher d'avoir trouvé une place rapidement dans un quartier de merde !! Pour une fois que nous ne sommes pas en retard... Avec toi, je suis toujours en retard. Il faut toujours que tu te prépares à la dernière seconde. Tu mets la jupe marron, tu es prête, et hop à la dernière minute, non, c'est la jaune. Oh non, je suis moche, je vais mettre la bleue.

*CLAIRE*

Et quand sommes nous arrivés en retard ? Tu as un exemple ?  
(*elle boude*)

*EDMOND*

Je me revois trente ans en arrière... De générations en générations, on pourrait écrire presque la même histoire d'un couple !! La femme éternelle...

*BERTHE*

(*Toujours dans le programme*) Qu'est ce qu'il dit ?

*EDMOND*

Non, rien.

*BERTHE*

(*Se retournant, mine de rien, pour regarder le couple.*) Bien sûr que c'est un comédien. Sa tête me dit quelque chose... Mais elle, en revanche, je ne vois pas...

*EDMOND*

Ces gens là ne sont pas obligés de se reproduire entre eux, Berthe !! Elle peut tout à fait faire autre chose...

*BERTHE*

Edmond !! Tu es d'humeur caustique, ce soir !!

*EDMOND*

Le dernier sourire avant le lever de rideau... Berthe, j'ai peur.

*BERTHE*

Peur ?

*EDMOND*

Oui, peur. Eux, de l'autre côté, on dit qu'ils ont le trac. Moi aussi. Je suis vieux, Berthe.

*BERTHE*

Mais qu'est ce que tu racontes ? Ca ne va pas ? Veux-tu un cachet ?

*EDMOND*

*(il l'arrête de la main alors qu'elle ouvre son sac pour trouver des comprimés)* Nous avons plus de soirées derrière nous que devant. J'ai peur d'en gâcher certaines...

*BERTHE*

Mais tu adores le théâtre. C'est toi qui voulait être comédien...

*EDMOND*

Il y a cinquante ans, Berthe. Depuis, à force de m'infuser des pièces soporifiques, j'ai renoncé, *(fort)* j'ai fait Ponts et Chaussées !!

*BERTHE*

Moins fort, qu'est ce qu'il te prend ?

*EDMOND*

Comme ça les présentations sont faites... Je m'ennuie Berthe. Je veux bien sortir, on a toujours été au théâtre voir tout ce qui se fait. Mais aujourd'hui, j'y vais pour toi. Plus pour moi.

BERTHE se retourne pour voir si "on" les a écouté...

*BERTHE*

A la télévision peut-être ? Qu'est ce qu'il disait tout à l'heure?

*EDMOND*

Comme moi à l'instant... L'éternel féminin dans la vie à deux, roman... *(Il se retourne pour regarder le couple)* A la télé ? Ca ne me dit rien, dans quoi ?

*BERTHE*

La discrétion et toi... Qu'est-ce que ça peut te dire, tu dors toujours...

La femme excédée a changé de place et s'est recentrée. Franck est debout dans la rangée.

*FRANCK*

Ce ne sont pas nos places.

*CLAIRE*

Faut savoir ce que tu veux. Maintenant, on bougera si quelqu'un vient.

*FRANCK*

Je déteste ça. Ça me donne un sentiment d'insécurité. Tu ne veux pas demander au contrôle ?

*CLAIRE*

Attends, tu ne vas pas me la jouer "holocauste" sur deux places d'orchestre ? Moi, je suis bien là. Il n'y a pas cinq minutes, il y avait le feu. Il fallait changer de place. Tu es chiant. Là. Fais ce que tu veux, moi, je ne bouge plus.

*FRANCK*

Ca va, ça va. Il y a du monde. Tu ne vas pas me faire une scène ici, non ? Avec toi, il faut toujours qu'on se fasse remarquer... (*un temps*) Dis donc, ça n'a pas l'air de marcher le feu de Dieu... T'as vu ça, il n'y a personne... Comme disait Tristan Bernard, « Venez armés l'endroit est désert » !!

*CLAIRE*

Raison de plus pour me laisser me préparer sans me bousculer.

*FRANCK*

Mais tu es bien comme ça, tu n'as plus 20 ans, c'est tout... Tu fripes comme tout le monde.

*CLAIRE*

Je fripe ? Ca ne risque pas de t'arriver, toi tu te tends comme un tambour adipeux... Moi, j'aime me faire belle quand je sors.

*FRANCK*

(*odieux*) Pour quoi faire...

Zoom sur le couple âgé.

*BERTHE*

Tu ne m'as même pas dis comment tu trouvais mon tailleur.

*EDMOND*

Pourquoi ? Il est nouveau ?

*BERTHE*

Un show room en dégriffé qu'Eliane et Véronique ont trouvé.

*EDMOND*

Ca te va très bien, ma chérie. Tu as toujours eu l'art de t'habiller...

*BERTHE*

De t'habiller aussi !!

*EDMOND*

Oui, mais nos garde-robes ne se renouvellent pas à la même cadence.

*BERTHE*

Evidement tu détestes faire les magasins et en plus, maintenant, tu comptes !!

*EDMOND*

As-tu remarqué que j'étais à la retraite, Berthe ? Alors, je ne compte pas, je fais attention, c'est tout. J'essaie de prévoir. Ce qui aujourd'hui est une prouesse...

*BERTHE*

Tu as toujours prévu... C'est bien pour cela que, maintenant, tu pourrais vivre un peu... Tu crois vraiment qu'un jour nous n'aurons plus rien à manger ?

Elle a pour lui un geste tendre. Retour à l'autre couple.

*CLAIRE*

Après, on ne dîne pas, on rentre, hein. Moi, à sept heures je me lève...

*FRANCK*

Mais j'ai dit à Rodolphe que... Tu es chiante, on ne s'est pas vu depuis des siècles et je vais juste lui dire bonjour, au revoir !! Mais tu es chiante, ma pauvre vieille !! Moi, ça fait partie de mon boulot de dîner avec les copains. Il a plein de projets Rodolphe... Tu n'avais qu'à ne pas venir...

*CLAIRE*

C'est ça !! Et quand je ne viens pas, Monsieur me fait la gueule pendant huit jours... Et quand je viens...

*FRANCK*

Je préfère que tu ne viennes pas plutôt que tu passes ta soirée à gâcher la mienne.

*CLAIRE*

*(elle explose)* Mais vas y tout seul, la fripée, elle rentre à la maison en taxi. Je travaille demain, moi !! Oh et puis merde à la fin, on fait toujours ce que Monsieur veut. Moi, je rentre en taxi. Qu'est ce que ça peut te faire ? En plus, c'est mon fric. *(Elle se lève et va pour sortir de la salle...)* Le soir, je suis fatiguée. Fa – ti --guée... Je ne peux pas sortir tout le temps !! Je rentre. Comme ça, en échange de deux mauvaises places, ils t'en donneront peut être une bonne...

*FRANCK*

*(entre ses dents pour ne pas faire de scandale)* Reviens t'asseoir. Claire, je t'en prie. Pas ici.

*CLAIRE*

Pourquoi, c'est mieux sur scène les scènes de ménage ? C'est sûr que Feydeau ou Courteline ont plus de réparties que toi.

*FRANCK*

Claire, ta gueule...

*CLAIRE*

Ta gueule, ta gueule !! C'est tout ce que tu sais dire... Tu as vu comment tu me parles ? Je rentre. Là. Passe la soirée que tu veux, avec qui tu veux. Tu peux même ne pas rentrer si tu veux, je m'en fous. Si ça peut te faire du bien...

*FRANCK*

Bon, d'accord. (*il se lève, et la suit*)

*CLAIRE*

Qu'est ce que tu fais ?

*FRANCK*

Et bien on rentre.

*CLAIRE*

Je rentre.

*FRANCK*

Si tu rentres, je rentre.

*CLAIRE*

C'est du chantage ?

*FRANCK*

Claire, écoute, de quoi on a l'air... Allez, ça va commencer. Viens t'asseoir.

Elle se calme et retourne à sa place.

*CLAIRE*

Ce que tu peux être... Brrr ! Je ne peux jamais être seule.

*FRANCK*

(*vainqueur*) Je savais que tu resterais...

*CLAIRE*

Mais je rentre tout de suite après.

*FRANCK*

On verra comment on sera, d'accord ?

*CLAIRE*

Ne te fais pas d'illusions, si je ne suis pas rentrée tout de suite, c'est parce que tu aurais été encore plus impossible à la maison qu'ici. En plus tu deviens grossier. Tu as vu comment tu me parles ? Après on s'étonne du vocabulaire des enfants...

*FRANCK*

Attends, tu rigoles, on n'est pas sorti de la semaine...

*CLAIRE*

Bien sûr, on a eu tes copains à la maison, plus les enfants, la vaisselle...

*FRANCK*

Non, mais tu plaisantes ? Les enfants, tu ne les vois jamais, tu travailles, comme tu dis si bien... C'est moi qui me tape les courses, le linge et qui l'étend sous prétexte que je suis aux ASSÉDIC... T'as qu'à voir le bordel que c'est à la maison quand j'ai le malheur de tourner un film !! Ah, tu peux remercier le paysage audiovisuel français d'être aussi merdique, tu te rends compte, quand je tourne, tu n'as plus de femme de ménage ! Sans compter que le matin, moi aussi je me lève. J'en fais dix fois plus que n'importe quel mec normalement constitué !!!

*CLAIRE*

Et bien, c'est çà, tu n'es pas normal.

*FRANCK*

C'est malin : "et bien c'est çà tu n'es pas normal"... Le don que tu as pour me foutre en l'air mes soirées... Comment ils font tes malades, tu leur files pas de tension ?

*CLAIRE*

Tu n'as qu'à divorcer si tu n'es pas heureux... Tu verras bien si tu en trouveras une autre...

Franck se lève et va se rasseoir à sa place initiale.

*BERTHE*

Il y a du spountz... Tu entends ?

*EDMOND*

Il faudrait être sourd...

Un silence. Percé par la petite sonnerie d'appel.

*EDMOND*

Ah... Tout de même...

*BERTHE*

Ils sont en retard.

*EDMOND*

Il n'y a guère qu'à Londres que les théâtres commencent à l'heure. Les publics latins...

*BERTHE*

Dès qu'il fait noir, j'enlève mes chaussures.

*EDMOND*

Tu devrais te faire enlever cette saleté que tu as au pied. Ce n'est plus rien maintenant...

Arrive un jeune homme, 25 ans. Il appelle l'ouvreuse à voix basse.

*LAURENT*

Martine ! Martine !!

L'ouvreuse remonte et se jette dans les bras de LAURENT.

*MARTINE*  
Bonsoir Laurent !! Tu es en retard...

*LAURENT*  
C'est pas encore commencé ! (*ironique*) Où est ce que je me mets ?

Il essaie de l'embrasser. Elle se dérobe.

*MARTINE*  
Tu y as été aujourd'hui ?

*LAURENT*  
Oui, ils n'avaient rien..

*MARTINE*  
Rien ?

*LAURENT*  
Non. Rien pour moi. Dis donc, il y a de moins en moins de monde... Eux non plus, ils ne vont pas tarder à pointer à l'ANPE !! On continuera à se voir, comme ça...

*MARTINE*  
Ce n'est pas drôle. Knobst ne peut plus payer...

*LAURENT*  
J'espère que ceux là t'ont donné des bons pourliches sinon je ne vois pas comment on va becqueter !!!

*MARTINE*  
Tu es bête.(*il essaie encore de l'embrasser.*) Non attends, pas tout de suite !

*LAURENT*  
Viens !

*MARTINE*  
Attends !! Pas avant le noir, je n'aime pas ça.

*LAURENT*  
T'as raison, ça pourrait leur évoquer des souvenirs !!

Elle se dégage et retourne se placer à l'entrée de la salle pour attendre les spectateurs. Au passage, on entend un craquement qui provient du balcon. L'acteur regarde surpris et pas très à l'aise... Avant qu'il ne puisse dire quelque chose, Martine lui fait signe.

*MARTINE*  
Vous pouvez vous mettre là maintenant si vous voulez, ça ne devrait pas tarder à commencer...

*FRANCK*  
Merci, mais je ne sais plus si je préfère ma femme ou la colonne... Vous ne voulez vraiment pas m'épouser ?

*MARTINE*  
Faudrait demander à mon copain...

*FRANCK*  
Pour qu'il me casse la figure ?

*MARTINE*  
Non, il a l'air comme ça, mais c'est de la frime !!

*FRANCK*  
Merci, tendre et chère Colombine, me voici rassuré... *(Il se déplace vers sa femme)* Tu vois que j'ai encore mes chances...

*CLAIRE*  
Elle a dit ça pour te faire plaisir... Si elle savait comme tu es drôle...

*FRANCK*  
Tu ne vas pas recommencer ?

*CLAIRE*  
C'est énervant cette petite sonnerie...

Enchaîné tout de suite, Berthe dit la même chose.

*BERTHE*  
C'est énervant cette petite sonnerie...

*EDMOND*  
Quelle sonnerie ?

*BERTHE*  
Tu n'entends pas la cloche d'appel ?

*EDMOND*  
*(évasif)* Ah, ça... Je n'y faisais plus attention. Elle semble surtout inutile. S'ils veulent rameuter les foules, ils ont plutôt intérêt à utiliser une sirène d'alerte aérienne... Tu veux que je demande qu'on l'arrête ? *(Il se retourne vers l'ouvreuse...)* Mademoiselle !!

Martine descend l'allée... Craquements, grincements du sol et du balcon. Martine n'a pas l'air rassuré.

*EDMOND*  
Eh bien, Mademoiselle... Ne faites pas cette tête là ! Quand on est vieux, on craque !

*BERTHE*  
Edmond...

*MARTINE*  
Excusez-moi, je devrais pourtant avoir l'habitude...

*EDMOND*  
C'est risqué de travailler là ! Le port du casque devrait être obligatoire...

*BERTHE*  
Edmond...

*MARTINE*  
C'est encore costaud ! Heureusement.

*EDMOND*  
Mademoiselle, vu l'heure, je pense que tous les spectateurs sont là, hélas pour le Théâtre et peut être hélas pour nous...

*BERTHE*  
Les critiques sont excellentes, tu exagères.

*EDMOND*  
Les critiques exagèrent, pas moi. Moi, je doute. Quoiqu'il en soit, serait-il possible de faire cesser cette cloche d'appel ?

*MARTINE*  
Je vais demander au contrôle, Monsieur.

*BERTHE*  
(à *Martine*) Ils commencent toujours avec autant de retard ?

*MARTINE*  
Je vais voir...

*MARTINE* remonte l'allée centrale. Au moment de passer sous le balcon, elle accélère, peu rassurée.

*BERTHE*  
C'est tout de même incroyable, cela fait plus d'un quart d'heure...

*EDMOND*  
Cette petite n'est pas responsable...

L'autre couple continue la conversation. Le problème devient le même pour tout le monde.

*FRANCK*  
Ce n'est pas normal. Ils hésitent à jouer...

*CLAIRE*  
J'aurais du m'en douter, ton Rodolphe ne joue que dans des merdes...

*FRANCK*  
L'Alpenage, une merde ? Non, là, vraiment... C'est la meilleure pièce de Knobst !!

*CLAIRE*  
Ca se voit !!

*FRANCK*  
Mais les critiques sont excellentes, tu les as lues comme moi.

*CLAIRE*  
Arrête, tu vas finir par me convaincre que la salle est pleine !!

*FRANCK*

Tu es vraiment impossible. Mais pourquoi est ce que tu es toujours de mauvaise foi ? Tu regardes la pièce et après on discute. Tu as toujours des a priori à la con...

*CLAIRE*

Excuse-moi, ce ne sont pas des a priori, c'est de l'intuition féminine...

*BERTHE*

Edmond, nous sommes des dinosaures.

*EDMOND*

Oh, non, pas toi ma chérie. Qu'est ce qui te fait penser ça ?

*BERTHE*

Aujourd'hui, plus personne ne se risque au théâtre. Nous sommes les derniers à y aller.

*EDMOND*

C'est drôle que tu dises cela. C'est une pensée qui m'effleure souvent.

*BERTHE*

Tu crois que c'est la télévision ?

*EDMOND*

Je ne sais pas Berthe. Le prix des places, la peur de mal dormir... La fatigue... Notre jeune siècle est sempiternellement fatigué... Et il a mal au dos. Sur ce point précis, les fauteuils ici n'arrangent rien. Comme disent nos amis québécois, « la tête supporte ce que les fesses endurent » ! Même s'il est certain que l'invention de la télévision a tout chamboulé...

*BERTHE*

Je me souviens de Jean Nohain, Reine d'un jour...

*EDMOND*

Cinq Colonnes à la Une... Nous n'avions pas le choix d'aujourd'hui mais nous avions de la qualité.

*BERTHE*

De la nouveauté... On passait tout d'un coup des veillées radiophoniques à des soirées en images...

*EDMOND*

C'est vrai... *(il regarde autour de lui)*

*FRANCK*

*(il regarde autour de lui)* Les gens sortent moins.

*CLAIRE*

Ils regardent la télé, ça endort...

*FRANCK*

Surtout les consciences.

*CLAIRE*

De moins en moins, ah non ! Les gens regardent mais ils sont réactifs. Je les entends à l'hôpital. Les malades qui regardent la télé à longueur de journée, ils sont critiques. Pourtant il y en a qui n'ont que ça...

*FRANCK*

La télé caniche... Mourants mais réactifs...

*CLAIRE*

Franck... Tout le monde ne se nourrit pas de théâtre... Les gens ont d'autres priorités.

*FRANCK*

D'autres priorités ? Mais ce n'est pas de priorités qu'il s'agit, mais de peur... Les gens ont peur de penser. Le théâtre, ça t'oblige à penser... C'est immortel, le théâtre. Politique, source de réflexion, donc essentiel dans une société comme la notre. Le théâtre, ça questionne, ça cherche, ça dénonce... Tiens, le théâtre peut très bien dénoncer la télé poubelle, l'inverse n'est pas vrai. Personne ne peut dénoncer le théâtre.

Dans son coin, Laurent rit ostensiblement du discours de Franck.

*FRANCK*

Qu'est ce qu'il a à rire, lui ?

*LAURENT*

On ne doit pas voir les mêmes pièces !!

*FRANCK*

Toute parole portée au théâtre est politique.

*LAURENT*

Ça doit être chiant.

Franck se tait préférant ignorer Laurent qui n'est qu'un jeune...

*EDMOND*

Ca devient enquinant... Preuve que les 35 heures et leurs RTT n'ont pas développé le Culturel escompté ! Contrairement au bricolage : là c'est l'explosion ! Même les femmes s'y mettent...

*BERTHE*

L'égalité des sexes. Tu ne peux pas comprendre, vieux macho !!

*EDMOND*

Si féminisme rime avec plomberie, je vais bientôt défilier à la gay pride !

*BERTHE*

L'autre jour non plus ce n'était pas plein...

*EDMOND*

Tu as raison, changeons de sujet : tu n'as jamais su changer une ampoule ou un fusible.

*BERTHE*

Je t'ai dit que la fille des Percier s'était faite violer ?

*EDMOND*

Oui Berthe, en rentrant du cinéma...

*BERTHE*

C'est horrible...C'est pour ça que plus personne ne sort... La violence... La peur...

*EDMOND*

Elle rentrait du cinéma, Berthe, pas du théâtre !!

*BERTHE*

Comment peux-tu plaisanter avec une chose pareille... Une bande armée... Si ça arrivait à Caroline...

*EDMOND*

(*choqué*) Oh écoute !! Tu as de ces idées !! Alors qu'est ce qu'il faut faire ? Rester chez soi ? Tu es la première à aimer le théâtre ou les concerts...

*BERTHE*

Qui me violerait moi, à mon âge...

*EDMOND*

Mais moi, ma chérie...

Le jeune homme, Laurent, avachi dans son fauteuil se redresse et allume une cigarette. Il le fait ostensiblement mais comme quatre regards accusateurs convergent sur lui, il se met à fumer en cachant sa cigarette à l'intérieur de sa main et en soufflant la fumée vers le sol, se masquant légèrement derrière un fauteuil.

*FRANCK*

Encore un révolté qui bouleverse l'ordre établi...

*CLAIRE*

Ca te va bien !

*FRANCK*

Quoi, c'est de la provoque, non ? Sa révolte à lui : un bout de clope.

*CLAIRE*

Il fume. C'est tout. Il ne joue pas au théâtre, il ne dit rien. Il fume.

*FRANCK*

Où t'as vu qu'on fumait dans un théâtre ? Non, c'est un acte de révolte, un attentat, un acte politique.

*CLAIRE*

Tu penses qu'il sait tout ça ?

*FRANCK*

Non. C'est bien ce qui me désole. Quand je dis que les jeunes n'ont plus d'utopie, plus de credo.

*CLAIRE*

Croire en quoi ? C'est si beau ce qu'on leur montre. Alors qu'il fume s'il en a les moyens... Qu'est ce que ça peut nous faire.

*FRANCK*

Enfin ! c'est un théâtre... Il transgresse un interdit, ça l'excite...

*CLAIRE*

C'est ça, c'est un pervers sexuel. Il en a la tronche.

Bien sûr, plus bas, le problème est le même...

*BERTHE*

Mais je vais lui dire. Ce n'est pas à mon âge...

*EDMOND*

Dis le à l'ouvreuse !!

*BERTHE*

Mon pauvre Edmond, mais l'ouvreuse et lui c'est bonnet blanc et bonnet bleu... Ce n'est pas un client, c'est... un invité... (*au fumeur*) Dites Monsieur, vous devriez fumer dehors...

Pas de réponse

*FRANCK*

Tu vois, ça marche sur le troisième âge... Elle a raison, cette dame, de défendre l'ordre établi.

*CLAIRE*

Reste tranquille.

*FRANCK*

(*à Laurent*) C'est vrai, dehors, il y a des cendriers prévus, dedans non.

*CLAIRE*

Qu'est-ce que ça peut te foutre !! Tu fais des réflexions de vieux con, maintenant ?

*FRANCK*

Pourquoi tu me dis ça ?

*CLAIRE*

Parce que je ne vois pas en quoi ça te dérange qu'il fume. Toi aussi, tu fumes.

*FRANCK*

Je fume là, je fume ? Non mais c'est incroyable. Nous sommes dans lieu public ici ! Donc non fumeur, merde !!

*CLAIRE*

Ca te va bien de faire le flic.

*FRANCK*

Y'a une loi, elle s'applique. Point. Et je n'ai pas besoin que tu me fasses des réflexions par dessus le marché, j'ai passé l'âge.

*CLAIRE*

Tu deviens... (*elle préfère se taire...*)

*FRANCK*

Ce n'est pas avec des actes aussi minables qu'on fera la Révolution !!! Si encore c'était un théâtre bourgeois, une salle remplie sur les boulevards, on pourrait y voir un acte politique de déstabilisation, une fêlure dans l'ordre fliqué, parce que là, il n'aurait pas tiré une taffe de sa cigarette qu'il aurait eu trois mecs sur le dos. Là, il n'y a personne et tout le monde s'en fout...

*CLAIRE*

(*le désignant*) La preuve...

Laurent se lève et sort poing serré, marmonnant  
« l'Internationale ». Craquement du décors, il s'arc-boute.

*CLAIRE*

(*amusée par Laurent*) Tu crois qu'il veut dire tout ça ?

*FRANCK*

Ce que tu peux être revancharde... Toujours le dernier mot.

*CLAIRE*

Et toi... Ce besoin permanent de faire ton cinéma...

Elle se cale dans son fauteuil. Leur dialogue s'arrête.

*BERTHE*

(*Elle se retourne vers l'Acteur*) Merci Monsieur de m'avoir prêté main forte.

*FRANCK*

Je vous en prie Madame. Moi aussi, j'aime le théâtre.

*BERTHE*

Mon mari me demandait, c'est à la télévision qu'on vous a vu, non ?

*FRANCK*

Télévision, oui. Ou alors au cinéma ou au théâtre... On vient de rediffuser justement "O tempora, O mores", une comédie dramatique de Marcel Levant dans laquelle j'avais un joli rôle, je ne sais pas si vous l'avez vu...

*BERTHE*

Mon mari s'endort devant le poste...

*FRANCK*

Mon épouse aussi, si cela peut vous rassurer.

*BERTHE*

Il y a peu de monde... C'est dur, en ce moment, non ?

*FRANCK*

Ce n'est jamais le moment, chère Madame... Et pourtant, la pièce a de bonnes critiques...

*BERTHE*

Je sais, je sais...Mais les gens ne lisent plus... Prenez mon mari, pendant quarante ans, il a acheté deux quotidiens par jour et c'est à peine s'il avait le temps de les parcourir, avec tout son travail... Maintenant qu'il a le temps, il n'en achète plus, on écoute les nouvelles à la radio...

*EDMOND*

Berthe !! S'il te plaît...

*BERTHE*

Quoi...

*CLAIRE*

Franck !!

*FRANCK*

Une minute, je discute avec la dame. (à *Berthe*) Pourtant, avec les trente cinq heures, le « Monde » a le temps de lire...

*BERTHE*

Mais plus l'habitude sans doute...

*FRANCK*

J'ai dit le Monde comme j'aurais dit le Figaro !... (*il rit*)

*BERTHE*

(*perdue*) Ah ?

*FRANCK*

Enfin... Heureusement, nous ne sommes pas en Amérique... Il n'y a que là bas que la critique peut faire et défaire un spectacle... Ici...

*BERTHE*

C'est comment votre nom d'artiste ? Excusez-moi, n'est ce pas...

*FRANCK*

Franck Monvallon.

*BERTHE*

Ah. Non, ça ne me dit rien. (*elle est un peu déçue*)

*EDMOND*

On ne voit plus d'émissions sur le théâtre.

*BERTHE*

Edmond, tu ne peux pas dire ça, sur certaines chaînes, il y en a.

*EDMOND*

Oui. Les chaînes qui ont le même public qu'ici... C'est bien ce que je disais. D'ailleurs, c'est là que nous avons entendu parler de cette pièce !!

*BERTHE*

Nous avons le petit fils d'une amie qui ne marche pas mal... Il a eu du mal, mais maintenant, ça marche... Comment s'appelle-t-il ? Edmond ?

*EDMOND*  
Berthe !!

*BERTHE*  
Mais laisse donc, ce n'est pas encore commencé !! Je me demande bien ce qu'ils font d'ailleurs... Vous le connaissez peut être... Jambier, Cyril Jambier...

*EDMOND*  
En fait, il s'appelle Eric mais il paraît que Cyril, c'est mieux...

*BERTHE*  
Edmond...

*EDMOND*  
Quoi ?

*FRANCK*  
Oui, bien sûr. Je ne le connais pas personnellement, mais qui ne connaît pas Cyril Jambier. (*à sa femme*) Tu sais, c'est celui qui fait le premier rôle dans le film de Melanowsky.

*BERTHE*  
Et vous, vous travaillez en ce moment, on peut vous voir quelque part ?

*FRANCK*  
Je, euh... J'ai des projets... Peut être pour la rentrée, une pièce de théâtre...

*CLAIRE*  
Première nouvelle...

Un temps...

*FRANCK*  
Je n'en parle pas, par superstition. Vous savez, tant que rien n'est signé...

*EDMOND*  
(*très soudain et assez sèchement*) Ce n'est pas de la superstition, c'est de la sagesse. Dans les Ponts et Chaussées, que je connais mieux que le théâtre, c'était pareil. Ne jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué !! Le b a ba.

*BERTHE*  
Mais Edmond ? Qu'est ce qui t'arrive ?

*EDMOND*  
Excusez moi, je m'énerve. Cette attente devient insupportable. Ils commencent, oui ou merde !

*BERTHE*  
Edmond !! Excusez mon mari.

*FRANCK*  
Vous avez raison, il serait temps de prendre une décision: Jouer ou nous renvoyer chez nous... Tu vas être contente, Claire !

*CLAIRE*  
Lâche-moi, tu veux...

*FRANCK*  
Où elle est passée, la petite ouvreuse ?

*BERTHE*  
Elle doit être avec son fumeur...

*FRANCK*  
Son Révolutionnaire ! Lénine au moins, peut être le Ché !! Ah oui ! Fumer dans un théâtre est devenu un acte politique... Comme fumer tout court, d'ailleurs !!

*BERTHE*  
Et dormir, à votre avis, c'est aussi un acte politique ?

*EDMOND*  
Mon épouse veut, avec une certaine perfidie, suggérer que je suis, moi aussi, un militant révolutionnaire. Je dors partout par simple provocation. Excepté dans mon lit où je ne trouve plus le sommeil, toujours par provocation. Mais là, la pression monte... Le peuple gronde...

Edmond se met à applaudir frénétiquement. Petit à petit, les autres aussi. Sous l'effet du bruit, le décor plie un peu plus. Puis les applaudissements diminuent, s'arrêtent. Silence.

*EDMOND*  
Ils se foutent du monde.

Alertée par les applaudissements, Martine est revenue, suivie de Laurent. Tandis qu'il passe la porte, un bout de plâtre tombe. Laurent jure.

*FRANCK*  
Mademoiselle, des nouvelles ?

*BERTHE*  
C'est inadmissible. Et je ne parle pas de votre ami qui fume dans le théâtre...

*LAURENT*  
(*qui s'époussette*) Oh ! Ça va... J'ai rien fait !! Je l'ai écrasée, ma clope !!

*EDMOND*  
A qui croyez vous parler, jeune homme ? Pas sur ce ton, s'il vous plaît.

*MARTINE*  
Laurent !!

*LAURENT*  
Quoi, j'ai rien fait... Ils vont pas m'emmerder. Je l'ai écrasée, ma clope. Ils vont me faire des réflexions toute la soirée ?

*FRANCK*

Vous avez raison mon vieux, le vrai courage est dans l'action, bravo !!

*LAURENT*

(*il rit*) Mais de quoi tu parles, toi ? Nounoune le Chat... Tu crois que je t'ai pas reconnu dans ta pub... « il est où le minou ? Viens Nounoune, viens !!! Nounoune le chat, les bonnes croquettes à Papa !! » De quoi tu parles avec ta politique. La politique... Des gros cons qui s'en foutent plein les poches, pendant que d'autres cherchent du boulot qu'ils ne trouvent pas... La politique, ça me fait pas bouffer. Ma clope, elle me fait oublier que j'ai faim.

*BERTHE*

(*bas à Edmond*) Mais oui, c'est ça, il fait de la pub pour ce truc à chat...

*MARTINE*

Laurent, s'il te plaît. Arrête. Excusez le, il ne supporte pas d'être sans emploi, c'est dur en ce moment.

*LAURENT*

Mais t'excuse pas Martine, c'est lui qui nous cherche ! Nounoune le Chat !!

*BERTHE*

Vous êtes très bien dans la publicité... Vous en faites souvent ?

*FRANCK*

On joue des pièces classiques ou d'avant garde et les gens vous reconnaissent grâce à la publicité...

*EDMOND*

La vie est cruelle, jeune homme... Les femmes sont cruelles...

*BERTHE*

Mais enfin Edmond ?

*EDMOND*

Quoi, Berthe. Tu as manqué de tact... Ce qui ne te ressemble pas... (*à Martine*) Bon alors, qu'est ce qu'on fait ? On joue, on ne joue pas ? Il faudrait informer votre public, mademoiselle... On se croirait à la SNCF.

*MARTINE*

(*affolée*) Je vais voir...

*FRANCK*

Vous en revenez !

*LAURENT*

Tu parles, le directeur de cette ruine, c'est l'homme invisible...  
Y'a plus personne dans cette tôle... Même les acteurs, ils  
hésitent avant d'entrer en scène... C'est dangereux... Pas plus  
tard qu'hier, y'en a un qui s'est enfoncé dans les dessous...  
Comme ça. Hop. Disparu... Englouti.

*BERTHE*

Qu'est ce que vous dites ?

*MARTINE*

Laurent !!

*CLAIRE*

Disparu ?

*EDMOND*

Englouti ?

*BERTHE*

Comment ça ?

*LAURENT*

Comme je vous dis...

*MARTINE*

Laurent, s'il te plaît... On ne sait rien.

*CLAIRE*

On ne l'a pas retrouvé ?

*LAURENT*

Non. Disparu.

*EDMOND*

Ils se sont bien gardés de nous le dire.

*LAURENT*

Ce sont des commerçants. On finira par savoir, un jour...  
Regardez Tchernobyl, combien de temps avons-nous attendu  
pour avoir la certitude qu'on avait bouffé des légumes pourris.

*MARTINE*

On ne sait rien. Ca s'est passé de l'autre côté du rideau de fer.

*EDMOND*

Ça évoque une époque révolue, le rideau de fer.

*FRANCK*

C'est la séparation hermétique entre la salle et les coulisses.

*EDMOND*

C'est ce que je disais...

*FRANCK*

Il était fermé ? Hier comme aujourd'hui ?

*MARTINE*

Oui. Hier non plus, ils n'ont pas joué. Ils ont refusé avec la disparition de leur camarade...

*FRANCK*

Mais vous les avez revus, ils sont là ?

*MARTINE*

Les comédiens, oui, il me semble...

*BERTHE*

Aujourd'hui ils ont remplacé leur camarade ?

*MARTINE*

Au pied levé. Monsieur Knobst a fait des auditions cet après midi.

*FRANCK*

Merde, Rodolphe aurait pu me mettre sur le coup.

*CLAIRE*

Franck !

*LAURENT*

Nounoune le Chat dans Alpenage de Knobst, ça aurait été révolutionnaire...

*FRANCK*

Dis donc !!

*CLAIRE*

Franck...Un peu d'humour...

*EDMOND*

Qu'est ce qu'il se passe ici ? A quoi jouez vous, Mademoiselle ?  
Je ne vous crois pas. Tout est faux. Vous gagnez du temps, vous nous retenez pour quoi faire ?

*FRANCK*

C'est vrai, cette histoire d'accident ?

*LAURENT*

*(qui rattrape le coup)* Non, non... C'est de la provoque, bien sûr... Nous sommes le bras armé d'une entreprise de déstabilisation internationale...

Franck se précipite pour lui en coller une.

*CLAIRE*

Franck, mais ça ne va pas non ?

*FRANCK*

Petit con.

*EDMOND*

On se moque de nous. Viens Berthe, nous allons nous faire rembourser. Rentrons, j'en ai assez.

*BERTHE*  
Mais Edmond ?

*EDMOND*  
Y'a pas de « mais Edmond ». Edmond, il se fait rembourser et il rentre se coucher. Ici, je m'ennuie à mourir et pour une fois, je n'arrive pas à dormir. Alors je rentre.

*LAURENT*  
(*se moquant*) Remboursez ! Remboursez !

*EDMOND*  
Jeune homme, vous aussi, vous m'ennuyez. Pardon, vous m'emmerdez.

*BERTHE*  
Edmond !!

*EDMOND*  
Je me fais comprendre. Moi aussi, je parle le "jeune". Berthe reste là si tu veux, je vais voir.

*BERTHE*  
Attends, non, je viens avec toi.

*EDMOND*  
Non. Reste, s'il te plaît. Je ne voudrais pas qu'on nous prenne nos places...

Le balcon gronde. Edmond regarde en l'air, inquiet mais sort quand même.

*CLAIRE*  
Je ne comprends pas, Mademoiselle. Pourquoi personne ne nous dit rien ? Sommes-nous des spectateurs ou des otages ? Est-ce que les acteurs ont décidé de nous faire passer la nuit dans cet endroit... C'est assez sordide.

*FRANCK*  
Ma femme travaille. Elle se lève de bonne heure...

*CLAIRE*  
Merci, je me débrouille très bien toute seule...

*LAURENT*  
Vous venez au théâtre et votre seule préoccupation, c'est rentrer vous coucher. Mais vous n'avez qu'à continuer à dormir debout comme dans la journée !

*FRANCK*  
Lui, il me gonfle. Il va pas tarder à s'en prendre une.

*LAURENT*  
Je croyais que c'étaient les jeunes qui étaient violents... Toutes les vérités sont pas bonnes à entendre, c'est ça ?

*FRANCK*

Le théâtre, c'est ma vie. J'y passe ma vie. Je cherche cette émotion, cette jouissance du texte, cette beauté de l'image. Alors me fais pas chier, tu veux ?

*LAURENT*

Mais tu paies pas ta place ! Tu viens, tu juges, tout ça, mais tu paies pas. Le monsieur qui est sorti se faire rembourser, lui, il a payé. C'est lui le public. Ca devrait être à lui de s'exprimer. Mais c'est toi qui parles. C'est toi qui choisis, c'est toi qui décides... pour lui. Comme à la télé. Ce sont les vendeurs de pubs qui décident, avec leurs pépettes...

Franck encaisse...

*FRANCK*

Okay, alors on se tutoie.

*MARTINE*

(*un peu dépassée*) J'ai essayé de me renseigner. L'accès aux loges est fermé.

*CLAIRE*

Fermé ? Comment vous faites d'habitude ?

*MARTINE*

D'habitude, la porte reste ouverte.

*FRANCK*

Le problème n'est ni d'être invité ni d'être juge. Exister, s'informer, porter un regard critique, élaborer une pensée... C'est trop subtil sans doute... Et je ne parle pas de Molière, Racine, Corneille ou Shakespeare qui sont toujours représentés car ils sont la base de notre culture.

*LAURENT*

C'est ça. Et quand tu as vu trois fois l'Avare, monté tout nu et en criant, dans le meilleur des cas, tu fonces au concert et tu reviens plus jamais au théâtre. La preuve, vous êtes moins nombreux qu'à Bercy, non ?

*FRANCK*

(*comme récitant sa leçon*) Le théâtre est un miroir de la vie, de l'âme humaine.

*CLAIRE*

En ce qui te concerne, le miroir est brisé...

*FRANCK*

Merde.

*BERTHE*

C'est gracieux.

*LAURENT*

Vous êtes vraiment des nazes ! Le théâtre, c'est la musique des mots. Enlève les mots, garde la musique !

*BERTHE*

Encore faut il s'entendre sur la musique, la vôtre rend sourd !  
(*elle chante un rap*)

Le balcon gronde à nouveau, tous se retournent... Le fond du théâtre s'affaisse. Eboulis, poussière, bruit de gravats qui tombent... Consternation.

*BERTHE*

C'est moi vous croyez ?

*LAURENT*

Merde...

*BERTHE*

Edmond, tu n'as rien ? Edmond ?

*CLAIRE*

(*à Martine*) Vous n'avez qu'à passer par la scène...

*MARTINE*

On ne peut pas.

*CLAIRE*

Le rideau ne se manœuvre pas de ce côté-ci ?

*MARTINE*

Non.

Berthe se lève, va à l'avant scène, donc au rideau, et crie...

*BERTHE*

Hou, hou... Il y a quelqu'un ? Les acteurs !! Ohé...

Le balcon craque à nouveau. Edmond entre comme une fusée.

*EDMOND*

(*Très calme*) Dites moi, mademoiselle, c'est exprès que la grille condamne la sortie ? Vous en avez la clef, je présume.

*MARTINE*

C'est pas vrai ? La grille est fermée ?

*LAURENT*

Le salaud, il l'a fait.

*BERTHE*

Qui le salaud ? Quoi, qui a fait quoi. Quelle grille ?

*EDMOND*

(*haussant le ton*) Vous n'êtes pas au courant ? Qu'est ce que c'est que cette histoire ? J'exige une explication. Ce n'est plus le moment de nous faire des cachotteries. Nous sommes clairement retenus dans ce théâtre. C'est inadmissible et incompréhensible.

*FRANCK*

Qu'est ce que vous dites ? L'entrée du théâtre est bouclée ?

*BERTHE*  
Edmond, j'ai froid.

*EDMOND*  
Calme toi, Berthe. (*il entoure sa femme de son manteau*)  
J'aimerais comprendre.

*CLAIRE*  
Comprendre, oui.

*MARTINE*  
J'en sais rien. Monsieur Knobst est parti. Il a du croire que le théâtre était vide ?

*FRANCK*  
Sans jeter un œil dans la salle ?

*EDMOND*  
L'habitude du désert, sans doute. Et les acteurs, ils sont où, les acteurs ? Engloutis ?

*LAURENT*  
La scène est un égout sans fond...

*EDMOND*  
Vous philosopherez chez vous. Si toutefois nous nous sortons de cette situation qui commence sérieusement à me cavalier sur le haricot.

*FRANCK*  
Mais oui ! Les acteurs sont partis. Ou bien même, ils ne sont pas venus.

*CLAIRE*  
Tout de même, il aurait pu te prévenir, ton ami Rodolphe !!

*FRANCK*  
Il s'en fout Rodolphe. Il a même dû oublier qu'on venait ce soir. Il regarde vers le haut, Rodolphe, pas vers le bas. C'est un métier de merde. Ami de tous mais seul, ami de personne. C'est les Atrides. Si t'es en haut, on t'encense, si tu chavires, on te pousse pour que tu tombes et quand tu es tombé, on t'écrase.

*EDMOND*  
Jolie mentalité, ma foi.

*BERTHE*  
C'est ça, l'envers du décor ?

*EDMOND*  
A l'ENA, X, Pont ou les Mines, nous sommes plus solidaires. L'échiquier du pouvoir oblige... Politique, comme vous diriez !! On fait carrière à pas feutrés...

*CLAIRE*  
Moins fort s'il vous plaît... Chaque éclat de voix peut nous être fatal...

*FRANCK*

Claire a raison, nous parlons trop.

*EDMOND*

Surtout pour ne pas dire grand-chose !

*CLAIRE*

Vous croyez que nous allons rester là longtemps.

*BERTHE*

(*inquiète*) Edmond...

Elle tend la main en silence vers son mari... Tous se regardent...  
Un silence angoissé...

Martine s'affole. Elle court de la scène à la porte maintenant condamnée. Cela fait sans doute plusieurs mois que le théâtre s'effondre et qu'elle domine sa peur. Là, c'est trop, elle craque.

*MARTINE*

Merde, merde, merde... Je le savais... Je le savais... Ca devait arriver.

*LAURENT*

Martine. Calme toi, Martine. Viens.

*MARTINE*

(*hystérique*) Mais on ne peut pas sortir ? Par où tu veux sortir ?

Laurent bloque Martine.

*CLAIRE*

L'accès aux loges est fermé ; le rideau de fer est fermé ; la sortie vers la rue est...

*EDMOND*

(*à Martine*) Vous êtes certaine qu'il n'y a plus personne, nulle part.

*MARTINE*

(*en larmes*) Personne. Je le sais.

*BERTHE*

Comment ça, « je le sais » ? Si vous savez comment avez-vous laissé faire ?

*MARTINE*

D'habitude, ils sont là. Mais depuis l'accident...

*CLAIRE*

J'ai froid...

*FRANCK*

S'il y avait eu un feu de l'autre côté, ça justifierait la fermeture des accès. C'est peut être lui, avec sa cigarette, qui a déclenché la sécurité...

*LAURENT*

Très drôle, Nounoune le Chat !!

*MARTINE*

Laurent !!

*EDMOND*

Ce n'est pas le moment, tous les deux, merde alors... Bon qu'est ce qu'on fait ?

Laurent se lève et sort.

*MARTINE*

Où tu vas, Laurent ?

*LAURENT*

Chercher une ouverture pour qu'on se tire de ton théâtre de merde...

*EDMOND*

C'est gentil, ça... Vous voyez, Franck, il a un bon fond... Même si j'ai déjà fait le tour des lieux.

*FRANCK*

Il est bizarre ! il m'en veut, vous croyez ?

*BERTHE*

Mais non, c'est l'époque. C'est leur façon de s'exprimer... Moi, mon petit fils qui a 13 ans...

*EDMOND*

14, ma chérie... Et tu ne vas pas embêter Monsieur...

*BERTHE*

Mais enfin, il faut bien parler de quelque chose, tuer le temps... Tu ne te rends pas compte ? Tout est fermé par là, effondré par là... Nous sommes dans une situation critique... (*prenant conscience de ce qu'elle vient de dire, elle tend à nouveau la main vers son mari*) Oh Edmond, fais quelque chose !!

*EDMOND*

Calme toi... Le jeune homme est parti voir. Il va revenir... La jeunesse c'est l'espoir !!!

*BERTHE*

Comment peux tu faire de l'humour en pareilles circonstances...

*EDMOND*

Je suis vieux, Berthe... C'est tout ce qui me reste...

*CLAIRE*

J'ai froid. Donne moi ton manteau, Franck s'il te plaît.

*FRANCK*

Pourquoi ce théâtre est-il toujours ouvert ? C'est honteux.

*EDMOND*

Ouvert, façon de parler. Ou alors ouvert comme une nasse, à sens unique.

*FRANCK*

C'est la première fois que j'associe le théâtre et la mort...

*EDMOND*

N'associez pas trop, mon vieux. On a le temps.

*MARTINE*

Moi, c'est mon travail, c'est normal que je sois venue. Je n'ai pas le choix. Je ne suis pas responsable.

*CLAIRE*

Bien sûr que non, Martine... The show must go on, un théâtre ne ferme jamais.

*EDMOND*

Il cherche quoi, votre ami ?

*MARTINE*

Une issue, un téléphone branché, une scie à métaux, un pied de biche.

*EDMOND*

Non, dans la vie, comme travail...

*MARTINE*

Ah. Tout et n'importe quoi. Il a un CAP de cuisinier mais ça ne l'intéresse pas vraiment. Il a essayé la plomberie, mais il passait son temps à se faire engueuler...

*FRANCK*

Pourtant, plombier, c'est un super métier, mon père voulait que je sois plombier.

*CLAIRE*

Il n'avait peut être pas tort...

*FRANCK*

Tu cherches quoi, là ?

*EDMOND*

Au moins, c'est un secteur où il doit y avoir du travail...  
Remarquez que s'il est toujours aussi agressif...

*MARTINE*

Avec les stages, ça fait deux ans qu'il n'a rien fait.

*BERTHE*

C'est long, deux ans.

*CLAIRE*

Ce qu'il vit est violent. Alors les mots manquent... La violence pointe. J'en vois à longueur de journée à l'hôpital.

*EDMOND*

On perd ses repères. Moi, cela fait plus de deux ans que je suis à la retraite.

*FRANCK*

Ca n'a rien à voir !!

*EDMOND*

Quoi donc ?

*FRANCK*

Le chômage et la retraite ?

*EDMOND*

Dans les deux cas, on est privé de travail.

*MARTINE*

A la différence que vous, c'est définitif... Laurent, il ne faudrait pas que ça dure...

*EDMOND*

La petite dépression, l'impossibilité de se lever, de voir des gens, de parler...

*BERTHE*

Tout ça, c'est pareil. Les jeunes se marginalisent... Mais nous, c'est la société qui nous marginalise : on nous pousse vers une autre société...

*EDMOND*

Le monde du troisième âge... Troisième et dernier. Terminus !

*BERTHE*

Tu me fais froid dans le dos.

*EDMOND*

Je ne peux rien pour toi, tu as déjà mon manteau sur les épaules... La mort au bout de l'impasse...

*BERTHE*

Edmond arrête, tu es d'un pessimisme !

*EDMOND*

De circonstance, Berthe, de circonstance... Cet endroit est comme notre vie, il croûle sous les souvenirs...

Le décor craque. Un bruit effroyable dehors...

*MARTINE*

*(elle craque encore et éclate en sanglots)* Laurent ? Laurent ?

*BERTHE*

Allons, allons, ma petite Martine, c'est bien ça ? C'est Martine ? Edmond, fait quelque chose, cette petite est à bout...

*CLAIRE*

Franck, va voir !!

Les deux hommes se lèvent et marchent vers le fond de la scène...

*FRANCK*

Je n'ai jamais pu voir une femme pleurer. Cela me bouleverse toujours.

*EDMOND*

Vous verrez, avec l'habitude !!

*BERTHE*

Mais vous n'avez pas de famille ? Personne pour vous aider.

*MARTINE*

Vous croyez qu'à vingt ans on a encore envie de demander. Et puis, moi, mes parents, ils ne peuvent pas... C'est déjà assez difficile. Quant à Laurent, il ne les voit plus. Ils sont dans le Nord...

Les hommes sont au fond qui poussent les portes, sans effet, les femmes au premier plan. Berthe maternelle Martine.

*EDMOND*

(à Martine) Ça va mieux ?

*MARTINE*

Excusez-moi... Je ne sais pas ce qui m'arrive... J'en ai tellement assez de tout ça.

*FRANCK*

C'est politique.

*EDMOND*

Une femme qui pleure ?

*FRANCK*

Si vous voulez. Une femme qui pleure, ça résume la société d'aujourd'hui. La femme, c'est aussi la mère, la sœur, elle enfante l'homme... Qu'est ce qui reste de notre société ? On ne peut plus vivre. No futur...

*MARTINE*

No futur... Laurent aussi il répète ça... Parfois, assis en tailleur à la maison il se le répète pendant des heures... Vous ne lui direz pas que je vous l'ai dit...

*EDMOND*

No futur, encore et toujours de l'anglais... L'Amérique. Toute ma vie, j'ai entendu parler du modèle américain. Les plus grands constructeurs de ponts, les plus audacieux, les plus ceci, les plus cela...

*BERTHE*

Edmond n'a jamais supporté les américains.

*EDMOND*

Si c'est pour qu'on me sorte des no futur... Pas de ça, restons français, européens à tout le moins !!

*FRANCK*

Le matin du siècle neuf se lève, blanc comme un linceul d'enfant. Seulement entaché du noir capitalisme libéral, cancer de l'économie. Quelle société ? Quelle économie ? Quelle politique ?

*EDMOND*

C'est un mot que vous affectionnez particulièrement... Vous devriez lui définir un sens précis, une bonne fois pour toutes. Et surtout vous y tenir, c'est agaçant.

*FRANCK*

Qu'est ce qui vous agace ?

*EDMOND*

Vous devenez agaçant.

*BERTHE*

Edmond !

*CLAIRE*

Franck !

*BERTHE*

(à *Martine*) Vous allez mieux.

*MARTINE*

Merci Madame.

*BERTHE*

Berthe, si vous voulez, Martine. Je sais, cela fait d'un autre siècle mais que voulez vous, je suis d'un autre siècle !!

*MARTINE*

Vous êtes plus jeune que certains potes à nous... Des amis...

*BERTHE*

Je comprends, vous savez, j'ai des petits enfants !! (*se tournant vers son mari*) Alors mon pote !! Que fait-on ?

*EDMOND*

Vivons chaque instant, c'est peut être le dernier... Je ne sais pas, cela me semble bien long. Ce n'est pas forcément bon signe. Qu'en pensez vous, le politico romantique ?

*FRANCK*

(à *Martine*) Comment il s'appelle votre ami ? Laurent, c'est bien ça ? (*fort, à la cantonade*) Laurent, vous êtes là ? Laurent, répondez...

*EDMOND*

Permettez ? Oh Laurent, t'es là ? Vas-y, eh ?

*FRANCK*  
Laurent ?

Un silence

*MARTINE*  
Laurent ?

Elle se précipite vers le fond de la salle... Le décor gronde. Tous regardent pétrifiés.

*BERTHE*  
Attention ma petite !!

*FRANCK*  
Ne vous approchez pas !

Trop tard, Martine est déjà devant les portes du fond qui résistent : elles sont coincées par l'affaissement du balcon. Martine tape sur les portes en criant. Plus elle crie, plus le balcon menace. Franck et Edmond descendent vers l'avant scène.

*MARTINE*  
Laurent !!!

*FRANCK*  
(*revenant sur ses pas*) Putain, c'est pas vrai... (*il vole aux côtés de Martine*) Calmez vous, bordel ! calmez vous. Tout ce que vous allez réussir à faire c'est vous prendre le balcon sur la figure...

*MARTINE*  
(*défaite*) Laurent !!

Franck ceinture Martine et la bâillonne de la main.

*FRANCK*  
Arrêtez de gesticuler comme ça, merde.

Edmond analyse la situation.

*EDMOND*  
Les portes sont bloquées par le balcon qui s'est affaissé...

*BERTHE*  
Fais quelque chose Edmond, j'ai peur.

*CLAIRE*  
C'est impossible.

*FRANCK*  
Pour l'instant, c'est possible.

*BERTHE*  
Je vais taper le rideau de fer.

*EDMOND*

Je pense qu'il est préférable de n'en rien faire. Gardons notre sang froid. Nous venons de le voir, toute vibration a des conséquences sur ce balcon.

*MARTINE*

Où est Laurent ?

*EDMOND*

Dans le meilleur des cas, il est sorti chercher du secours. Il ne va pas tarder à revenir.

*FRANCK*

Je vais passer par le balcon.

*EDMOND*

Et nous écraser ?

*CLAIRE*

Le balcon va s'effondrer avec ton poids.

*FRANCK*

Claire, je t'emmerde.

Edmond pose un œil professionnel sur le balcon.

*MARTINE*

Je vais le faire moi. Après tout, c'est ma faute si on en est là.

*BERTHE*

Comment ça votre faute ?

*MARTINE*

Je suis la seule représentante de la Direction.

*EDMOND*

Le dernier matelot sur le pont ! Vous n'êtes pas le capitaine, que je sache ?

*MARTINE*

Je n'aurais pas dû vous laisser entrer.

*FRANCK*

Vous nous auriez interdit d'entrer dans un théâtre. Mais on ne voit ça que dans des régimes totalitaires...

*EDMOND*

Ah non ! Vous n'allez pas remettre ça ! Martine, on sauve d'abord les femmes et les enfants, et vous êtes les deux !

*CLAIRE*

Nous sommes ici parce que nous l'avons voulu.

*FRANCK*

Je suis content de te l'entendre dire !

*CLAIRE*

Oh, ça va...

*EDMOND*

Pour revenir à ce qui nous concerne, Martine, si vous vous en sentez capable et sans vouloir vous offenser, Monsieur, votre solution me semble meilleure... Vous passerez par ici, ça me semble encore solide. Franck, vous voulez bien lui donner la main ?

Franck aide Martine qui essaie d'accrocher le rebord du balcon... Trop court. On tente des acrobaties à trois en montant sur les sièges...

Soudain, Martine pousse un cri et désigne un endroit entre deux fauteuils, sous un amas de poussière...

*MARTINE*

Là, Laurent !! Là, il est là !! (elle se précipite) Vite des secours, appelez des secours, vous ne voyez pas qu'il est évanoui ?

*EDMOND*

On ne fait que ça, tenter d'appeler des secours...

*FRANCK*

Mais je croyais qu'il était sorti.

*BERTHE*

Qu'est ce qu'il a ?

*CLAIRE*

Laissez-moi passer, je vais regarder. Portez-le dans l'allée centrale.

Les hommes soulèvent le corps et le posent au centre.

*MARTINE*

Laurent, Laurent...

*BERTHE*

Allons, allons, mon petit... Calmez-vous.

*MARTINE*

Il est mort ?

*CLAIRE*

Laissez-moi l'ausculter.

*FRANCK*

Tout de même tu vois bien s'il est mort ou pas !

*CLAIRE*

Je ne trouve pas le pouls.

*MARTINE*

Il est mort !!

*BERTHE*

Mais non, on ne meurt pas comme ça !!

*EDMOND*

Du moins quand on est jeune !!

*CLAIRE*

Je ne comprends pas. Je ne trouve pas son pouls et je n'ai pas ma trousse.

*FRANCK*

Laisse-moi faire.

*EDMOND*

A vous savez faire ça aussi ?

*FRANCK*

(agressif) J'ai fait du doublage, dans Urgences...

*CLAIRE*

Laisse Franck...

Martine s'effondre dans les bras de Claire... Les autres se regardent consternés...

Dans ce silence, un camion poubelle ramasse bruyamment les ordures. Bruit des containers qui tapent sur le ventre de la benne, fracas des bouteilles qui éclatent... Sifflets et interjections des éboueurs. Le camion avance.

*FRANCK*

Eh !! Au secours !! Nous sommes coincés dans le théâtre. On a quelqu'un de malade. Au secours !!

L'état du balcon empire...

*EDMOND*

Ne criez plus. Tout va tomber.

Silence. On entend les éboueurs dehors...

*EBOUEUR 1*

Qu'est ce qui se passe ?

*EBOUEUR 2*

Là, c'est le théâtre

*EBOUEUR 1*

Moi, je ne vais jamais au théâtre, c'est trop cher.

*EBOUEUR 2*

Avant y'en avait à la télé...

*EBOUEUR 1*

Ouais, le petit théâtre de Bouvard...

Passant outre les recommandations d'Edmond,

*FRANCK*

Au secours, sortez nous de là !! C'est sérieux !!

Sifflet, la benne repart, le bruit s'éloigne.

*EBOUEUR 2*

(*s'éloignant*) Je sais pas ce que c'est « l'Alpenage », ça veut rien dire... Ils sont cons.

Un autre bruit ...

*EDMOND*

Cette fois, il va céder. Protégez vous comme vous pouvez.

Tous se couchent dans les rangées. Fracas, poussière. Le balcon touche presque les sièges de l'orchestre. Soudain la balustrade du balcon vole en éclat : un homme atterrit, comme glissé d'un toboggan.

L'homme se redresse, s'époussette. Berthe sort la première la tête... Elle se cache aussitôt.

*BERTHE*

Edmond, il y a quelqu'un.

*EDMOND*

Où ça, y'a quelqu'un ?

*BERTHE*

Derrière nous.

*FRANCK*

Derrière nous ?

Les têtes sortent. Et rentrent aussitôt. Edmond se lève, digne.

*EDMOND*

Monsieur, vous désirez ?

*BERTHE*

Tu vois, il y avait quelqu'un là-haut...

*EDMOND*

(à *Berthe*) A l'évidence, mon cher Watson.

*CLAIRE*

Qui est ce ?

*EDMOND*

Vous désirez ?

*FRANCK*

Il ressemble à Knobst.

*EDMOND*

D'un autre côté, c'est logique que ce soit lui. Berthe regarde sur le programme.

*BERTHE*

Attends que je le trouve !

Martine qui n'a rien dit, s'est approchée de l'homme.

*MARTINE*

Vous n'êtes pas blessé, Monsieur ? Laurent est...

*KNOBST*

Foutez-moi la paix. J'ai glissé.

*FRANCK*

Monsieur Knobst ?

*KNOBST*

Qu'est ce que ça peut vous faire, comment je m'appelle ? Je suis qui je suis. C'est cela l'important. S'assumer.

*BERTHE*

Si, c'est bien ce monsieur Knobst. La photo date de cent ans, regarde, Edmond.

*FRANCK*

J'ai lu toutes vos pièces, j'adore. Je suis comédien...

*MARTINE*

Monsieur, Laurent...

*CLAIRE*

Vous savez si on peut sortir par en haut ?

*FRANCK*

(*la présentant*) Ma femme !

*CLAIRE*

Nous avons un blessé qu'il faut évacuer d'urgence.

*FRANCK*

Elle est infirmière !!

*MARTINE*

Laurent...

*EDMOND*

Madame a raison. Nous n'en sommes pas aux mondanités. Il y a plus urgent. Alors, y a-t-il une issue en haut ?

*KNOBST*

Non. Qu'est qu'il a encore Laurent ?

*MARTINE*

Il est...

*KNOBST*

Ne dites pas de bêtises.

*EDMOND*

Monsieur, j'insiste : par où êtes vous entré et pensez vous que nous pourrons nous échapper par cette même issue ?

*KNOBST*

J'ai déjà répondu, non. Où est-il, Laurent ?

Knobst se dirige vers le corps de Laurent. Il se penche sur le corps.

*KNOBST*

(*embarrassé*) Bon, ben... Je ne sais pas moi. Qu'est ce que vous voulez que je vous dise. C'est une option. C'est son choix.

*EDMOND*

Je vous demande pardon ? Vous dites que ce jeune homme vient de choisir de mourir sous nos yeux ?

*CLAIRE*

Personne ne choisit de mourir. La nature elle-même lutte contre.

*EDMOND*

Mais vous vous foutez de nous. Déjà oser vendre des places dans ce lieu misérable...

*BERTHE*

Edmond !

*EDMOND*

...c'est un vol scandaleux, et en plus pour voir un rideau de fer baissé, un balcon qui s'écroule, la grille du théâtre fermée au cadenas et un jeune qui succombe à je ne sais quel mal....

*FRANCK*

Ce théâtre devrait être fermé.

*KNOBST*

Il l'est, Monsieur vient de le dire...

*EDMOND*

Votre cynisme est inconvenant.

*KNOBST*

Je venais peut être vous dire que la grille d'entrée était ouverte...

*CLAIRE*

Maintenant que nous n'y avons plus accès...

*FRANCK*

Est-il vrai qu'hier, un acteur est passé à travers le plancher de la scène ?

*KNOBST*

Qu'est ce que c'est que cette histoire ?

*MARTINE*

C'est ce que je leur ai dit, monsieur le Directeur. Pour justifier la fermeture du rideau de fer.

*EDMOND*

Vous dirigez cet établissement ?

*KNOBST*

Sans doute.

*EDMOND*

Dirigez... semble un bien grand mot.

*KNOBST*

C'est une opinion, la vôtre. Certains de mes collègues me portent plus d'estime.

*EDMOND*

Sans doute ne les enfermez vous pas comme vous nous le faites subir.

*KNOBST*

Vous savez, quand j'ai commencé ce métier, on accédait à certaines pièces d'ARRABAL, notamment, par un couloir obscur où les hommes et les femmes séparés dès l'entrée, prenaient des claques avant de rejoindre leurs sièges. Le théâtre est une expérience.

*BERTHE*

Et le public ? Qu'est-ce que vous en faites, du public ? Un cobaye ?

*EDMOND*

Tu vois bien Berthe, Monsieur n'en fait rien du public puisque le public ne vient pas. Amusez vous à faire la même chose au stade de France, Monsieur, le résultat sera amusant... Vous êtes un criminel, Monsieur, un criminel et un voleur. A monter des textes indigestes d'auteurs immodestes dont vous faites partie, vous nous emmerdez, Monsieur.

*KNOBST*

Mais les comédiens n'ont pas joué !! Vous n'avez rien vu !!

*EDMOND*

Ironisez, Monsieur, ironisez... Vous tuez la poule aux œufs d'or, vous décimez votre public. Là il ne s'agit pas de claques, mais de coups de poignard : vous poignardez chaque spectateur dans le dos. Jusqu'à épuisement des stocks. Et la fin du stock, c'est nous.

*BERTHE*

Edmond, ta tension. Monsieur, je n'ai rien à ajouter à ce que vient de dire mon mari. Je l'ai toujours emmené au théâtre. Nous avons pleuré parfois, ri souvent mais depuis quelques années, nous venons chercher quelque chose qui n'existe plus. Le théâtre n'est plus le reflet de notre époque. Il est dans sa provocation, dans sa fracture.

*KNOBST*

Quel reflet venez-vous chercher, Madame, celui de notre époque ou celui de votre époque ?

*BERTHE*

Est-ce que le mot mufle est parvenu à votre époque ou préférez vous quelque chose de plus actuel !

*CLAIRE*  
Berthe !

*BERTHE*  
Voyons ! Zut à la fin...

*FRANCK*  
Le théâtre est protéiforme comme le Monde.

*EDMOND*  
Si le Monde, comme vous dites, est une cuvette de vécés, le théâtre est ce produit parfumé contenu dans un petit bout de plastique de couleur qui s'accroche aux rebords. Sauf que l'eau a tant lavé ce bloc, qu'il s'est vidé de toute substance. Voilà ce qu'est votre Théâtre aujourd'hui, un bout de plastique vide accroché à une porcelaine de cabinet. Et bien sûr, grâce à Monsieur.

*KNOBST*  
C'est trop de grâce, on ne prête qu'aux riches.

*CLAIRE*  
Je voudrais rentrer. Le théâtre ça finit tard. Très tard même quand on s'y ennuie.

*FRANCK*  
Ma femme se lève tôt. Et nous avons la baby sitter.

*MARTINE*  
Et Laurent.

*KNOBST*  
Bon... Vous attendez de moi une solution que je n'ai pas. Je suis prisonnier, comme vous.

*EDMOND*  
Mais vous avez les clefs ! Vous connaissez l'endroit, il doit y avoir des issues de secours. Si vous êtes ouvert, c'est que vous répondez à des normes de sécurité...

*KNOBST*  
Des normes de sécurité... Le théâtre est il un lieu de normes ? De sécurité ? Combien de victimes les Tchétchènes ont-ils fait dans ce théâtre en Russie avant le début de la représentation ?

*EDMOND*  
(*qui commence à perdre son sang froid*) Enfin vous savez bien ce qui se passe, tout de même !! Vous commencez à m'échauffer...

*KNOBST*  
La violence ? Qu'est ce que vous allez me faire ? Me torturer jusqu'à ce que je parle comme on fait à ces vieux pour connaître la cache de leur magot ? Plus rien ne marche ici, c'est un no man's land. Nous sommes nulle part.

*EDMOND*

Et vous êtes Dieu tombé du Ciel au milieu de ses ouailles...

*KNOBST*

C'est un accident. J'ai glissé. Le balcon s'est plus incliné que d'habitude. Mais je ne suis pas mécontent de rencontrer mon Public.

*EDMOND*

Vous vous foutez de nous.

*BERTHE*

C'est comme ça tous les soirs ? Ce n'est pas ce que nous avons vu à la télé.

*MARTINE*

Non, d'habitude, monsieur Knobst ne descend pas.

*KNOBST*

Chaque jour est différent des autres. Chaque instant, unique. Le théâtre est une expérience unique et vivante.

*CLAIRE*

Une expérience qui coûte cher. C'est tout de même le public qui paie. Parfois même l'Etat.

*FRANCK*

Enfin nous c'est Rodolphe qui... Mais ça marche, les autres soirs ? Je veux dire, il y a du monde ?

*EDMOND*

Si vous étiez Ponts et Chaussées, comme moi, la réponse vous apparaîtrait comme évidente.

*BERTHE*

Bon alors, qu'est ce qu'on fait ?

*FRANCK*

Vous êtes le responsable, à vous de trouver une issue.

*EDMOND*

Responsable n'est peut être pas le mot. Irresponsable. Meurtrier. Et en plus, il s'en fout. Non mais regardez le... Pauvre type.

*FRANCK*

Pauvre type, oui. Assassin. Non assistance à personne en danger. Direct au gniouf.

*BERTHE*

Crétin des Alpes.

*EDMOND*

J'ai quelques connaissances bien placées, croyez moi, votre théâtre ne restera pas longtemps ouvert dans cet état...  
Charlatan.

*BERTHE*  
Mufle !

*MARTINE*  
(*elle prend peur, elle sent que la pression monte*) Allons calmez vous. Ce n'est pas la peine...

Knobst l'arrête d'un geste de la main

*MARTINE*  
Monsieur le Directeur...

*KNOBST*  
Laissez Martine, laissez.

*MARTINE*  
Non, tout ça est inutile...

*FRANCK*  
Traître.

*EDMOND*  
Voleur.

*BERTHE*  
Goujat.

*FRANCK*  
Pervers... Non mais regardez le, il jubile !

*CLAIRE*  
Calmez vous, la violence ne mènera à rien.

*FRANCK*  
Oh que si, elle va servir à quelque chose, la violence... N'est ce pas Edmond ?

*EDMOND*  
Oh que oui !

Ils s'avancent pour frapper Knobst qui recule. Knobst trébuche sur le corps de Laurent.

*LAURENT*  
Aïe !!

*MARTINE*  
Laurent !

Stupéfaits, tous s'arrêtent.

*KNOBST*  
(*digne et très patron*) Que s'est il passé, ce soir Laurent ?

*LAURENT*  
Je n'en sais rien, Monsieur le Directeur. J'ai dû trop pousser sur le levier.

*KNOBST*

Je l'ai vu ça puisque j'ai glissé.

*FRANCK*

Trop pousser le levier ?

*EDMOND*

Vous êtes de mèche ?

*BERTHE*

Mais alors le petit Laurent...

*FRANCK*

Vous vous êtes bien foutu de nous...

*BERTHE*

Vous aussi, Martine ?

*MARTINE*

(*se réfugie contre Laurent*) On a fait notre travail.

*CLAIRE*

(à *Franck*) Je savais que vous n'étiez pas... Mais... C'est dégueulasse ce que vous faites.

*KNOBST*

Vous trouvez ?

*CLAIRE*

Quel jeu jouez-vous ?

*BERTHE*

Je ne comprends plus rien Edmond.

*EDMOND*

Mais moi non plus. Nous sommes les dindons d'une farce qui nous échappe. Et qui plus est, pas drôle !

*KNOBST*

Personne ne s'est moqué de vous. Vous êtes venus au spectacle. Le voilà. Vous l'avez vécu. Il s'achève. Croyez-moi, il y a des soirs où le public est à chier. Pardonnez-moi, c'est une expression. Mais c'est insupportable quand c'est le Public, justement, qui joue. Ce sont les avatars du Théâtre réalité !!

*FRANCK*

Théâtre réalité ? Comme les merdes de télé-réalités à la télé ?

*KNOBST*

Pourquoi pas ? A la différence que le théâtre est un spectacle vivant.

*BERTHE*

Nous étions filmés ?

*FRANCK*

C'est dégueulasse...

*EDMOND*

Mais non Berthe, c'est du théâtre.

*KNOBST*

Pourquoi dégueulasse ? Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir !! Il en fut surpris mais pas mécontent.

*EDMOND*

Surpris ! Il y a de quoi, non ?

*KNOBST*

Je vous assure, pour ma part, que ce soir, je vous ai trouvé vivant... N'est ce pas Laurent ?

*LAURENT*

Vivant.

*EDMOND*

Encore en vie, vous voulez dire.

*KNOBST*

Martine ?

*MARTINE*

Vivant et chaleureux. Merci.

*CLAIRE*

Vous allez nous libérer maintenant ?

*KNOBST*

Mais vous n'êtes en rien prisonnière, chère Madame. Laurent ! Martine !

Laurent actionne une manette, le balcon reprend sa place initiale.

*EDMOND*

Elle est forte tout de même, faire jouer le public...

*BERTHE*

Tu as toujours rêvé de jouer la comédie.

*EDMOND*

Mais je ne jouais pas là, Berthe !

*BERTHE*

Si, mais tu ne savais pas que tu jouais ! Et pour une fois, tu n'as pas dormi.

*EDMOND*

*(étonné, regardant sa montre)* Je n'ai pas vu le temps passer.

*BERTHE*

*(se tournant vers Franck)* Je vous ai trouvé excellent, Monsieur. Vous pouvez me signer le programme ? Edmond, le programme, s'il te plaît. Pour Edmond et Berthe...

*FRANCK*  
Mais j'étais comme vous...

*CLAIRE*  
Vous savez, j'ai vraiment besoin de dormir.

*BERTHE*  
J'ai passé une excellente soirée.

*KNOBST*  
Martine !

Martine indique la sortie au groupe qui est sur scène...

*MARTINE*  
Par ici Messieurs dames, s'il vous plaît.

*BERTHE*  
(à *Martine*) Vous aussi, ma petite... Formidable ! Je vous embrasse !!

*CLAIRE*  
Tu vois mon chéri, tu pourras écrire sur ton CV que tu as joué une pièce de Knobst.

*KNOBST*  
Laurent ?

Laurent est descendu dans la salle (la vraie). Il s'apprête à actionner une manette identique à celle qui a fait basculer le balcon du décor.

*LAURENT*  
Prêt !

Knobst s'avance, face public. Il regarde le public.

*KNOBST*  
A nous ! L'Alpenage de Knobst.

Un rideau se ferme **derrière** lui. Bruit de fracas dans la salle côté vrai Public...

**Noir et Fin**

Edité par le Groupe T  Arte, association loi 1901  
65 rue Blomet, 75015 Paris

~ 58 ~



*Mea culpa de l'auteur sur son titre :  
l'Alpenage de Knobst !*

*L'Alpenage de Knobst... Ne cherchez pas « Alpenage » dans un dictionnaire, vous ne le trouverez pas ! Ne cherchez pas Knobst non plus, c'est un dramaturge au nom imprononçable ! Il n'existe pas plus... L'Alpenage de Knobst est un titre barbare en clin d'œil à un théâtre parfois élitiste. Ma pièce, au contraire, est une comédie sur ce thème de la Culture, celle que certains tentent de « sauver » avec des idées... abracadabrantiques !!! Jusqu'à aujourd'hui cependant, notre Culture en a toujours réchappé, joyeuse et vivace !! Mais prenons y garde ! Un couple d'Anciens, des gens comme on n'en connaît plus, un homme, une femme, qui se sont aimés toute leur vie et qui continuent !! Un autre couple, Moderne, c'est-à-dire au bord de la rupture, où ni l'un ni l'autre ne se supporte plus lui-même... Un couple de Jeunes enfin, des mêmes paumés qui démarrent dans la vie, sans formation voire même sans travail et qui acceptent n'importe quoi pour sous vivre...*

*Placez ce joli monde, ensemble, dans une situation d'attente, longue, trop longue, inacceptable ! Le ton monte, l'angoisse aussi... Les travers de chacun se révèlent, les mots s'affutent, les répliques fusent ! C'est ce que provoque Knobst, tous les soirs, dans son théâtre, pour que prenne sa mayonnaise... Il tire alors les ficelles et manipule son public comme des marionnettes.*

*Pièce en miroir... Mais rassurez vous, nous ne leur ressemblons pas ! Ou si peu...*

*Dans tous les cas, pour moi, les seuls ingrédients requis pour que monte mon soufflet, ce sont vos sourires, vos rires et vos applaudissements !*

Jean-Loup Horwitz  
Janvier 2009